

Toutes les notes sont du traducteur.

NOUS PASSIONS la plus grande partie du week-end au lit, Hugo et moi, quand nous vivions dans cette grande bâtisse, avec des pinacles et des pignons, au milieu des marronniers, en bordure d'un parc au sud de Londres. Nous avons un grand matelas posé sur le sol en face des hautes fenêtres gonflées par l'humidité qu'on devait pousser et tirer à la fois pour les ouvrir sur un balcon froid et humide. Ce printemps-là, un pigeon avait installé son nid à la croisée de deux branches situées juste au niveau de nos oreillers. Quand le nid oscillait dans le vent, des paillettes de lumière verte s'éparpillaient sous la voûte de feuilles et sur nos corps. Les jours de la semaine, nous travaillions. Je me levais tôt pour aller faire le ménage dans deux pubs ; je devais gagner assez pour payer mes études de journalisme et pour vivre. Dès le réveil, Hugo allait étudier à un bureau, au fond de la pièce, dans une petite tourelle ; il travaillait le jour pour ses études de droit et la nuit pour son diplôme de journaliste. Mais le week-end, on jouait.

On vivait sur le matelas comme sur un radeau. On rassemblait tout ce dont on avait besoin ou envie sur le parquet.

Quand il faisait froid, on sortait à peine un bras de la couverture pour atteindre ce qu'on voulait et, l'été, on s'ébattait sur les draps ensoleillés. Hugo rapportait du café et des toasts de la cuisine. Il gardait dans la chambre le pain, parce que les autres étudiants vivant dans la maison mangeaient comme des ogres en revenant des pubs et des discothèques le vendredi soir. Sa mère lui avait donné une vraie machine à café. Pratiquement personne n'en avait de semblable au début des années soixante-dix – même à Londres. Sa mère l'avait rapportée de l'étranger – je ne sais pas exactement d'où, parce qu'il ne me disait pas grand-chose sur elle et que je ne l'avais jamais rencontrée. Elle lui offrait toujours des trucs chers quand ils soupaient ensemble.

C'est ce terme qu'il employait. Je m'étais encore à peine habituée à dire « dîner » pour le repas du soir et j'étais gênée quand Hugo disait « souper ». Dans l'Irlande où j'avais grandi ce genre de repas n'existait pas, pas plus qu'il n'y avait de vrai café. On dînait en rentrant de l'école – à vrai dire, chez nous, quand maman en avait préparé un, de dîner. Plus tard, on prenait le thé. La seule fois où nous avons utilisé le terme « souper », c'était pour la Cène de la Bible. Or, je ne sais pas pourquoi, je ressentais une certaine *gêne* envers Hugo quand il usait d'un mot humble comme souper pour parler de dîner dans des restaurants chers.

Je le regardais tout le temps, même s'il ne me regardait pas. Pourtant, il était fou de moi. Il passait rarement une heure à étudier sans s'arrêter pour caresser mes hanches, ou pour attirer

mes lèvres offertes vers les siennes, ou pour guider ma main vers une caresse qu'il désirait. Il me montrait qu'il avait besoin de moi. Enfin... qu'il avait envie de moi. J'avais remarqué, peu après que nous avions commencé à vivre ensemble, que, même s'il appréciait mon corps et mes cheveux, il ne parlait jamais de mon visage. Aussi me sentais-je bien plus à l'aise quand nous nous enlions dans la pénombre que lorsqu'il pouvait me voir.

Quand nous vivions dans la pièce emplie des roucouades et des gloussements liquides des pigeons, il était dans sa dernière année de licence de droit. Le cursus comprenait un peu d'histoire du droit, avec une heure ou deux sur l'histoire du droit du divorce, ce qui l'amena un jour à jeter sur le lit une photocopie du compte rendu du procès par la Chambre des Lords de l'affaire *Talbot contre Talbot* (1856). C'était un dimanche soir, alors que nous nous préparions pour la semaine à venir. J'aimais ces moments. Arpenter la grande pièce de long en large dans un but précis. Les journaux froissés rassemblés dans un coin et le lit débarrassé de ses miettes. Hugo était en général irritable – fatigué de moi, en réalité – et mentalement tourné vers le travail. Mais j'étais rassasiée, et comblée. Dehors, la nuit, et nous, bien à l'abri.

Je ne vécus qu'un certain temps dans la maison au milieu des marronniers. Je fus expulsée de cet éden quand j'eus vingt-trois ans, et j'en ai presque cinquante maintenant. Un jour, il y a des années, j'étais dans le gymnase d'un hôtel à Madère, ou peut-être à Malte – un endroit chaud en tout cas, et assommant

comme peut l'être un endroit britannique –, je prenais des notes pour un article quand je jetai un œil aux écrans de télévision dont le son était coupé. Pour je ne sais quelle raison, ils retransmettaient tous un débat au Parlement canadien. Derrière l'homme corpulent qui parlait, il y avait un personnage maigre à l'air absent, la tête posée sur ses doigts croisés. Pendant une seconde, j'eus une bouffée de chaleur. Ces doigts...

En fait, je lui suis redevable à cause du document qu'un jour il me donna – imprudemment. C'était le seul garçon que je connaissais qui était assez ambitieux pour étudier le droit, qui était assez scrupuleux pour rapporter à la maison les cours photocopiés du professeur, et qui avait pensé à les agraffer et à me les donner, au lieu de s'en débarrasser avec les autres documents dont il n'avait plus besoin.

«Tiens. Ça va t'intéresser, Kathleen, m'avait-il dit. Un authentique document sur la libération de la femme. Et c'est irlandais. Ou, du moins, ça s'est passé en Irlande. Il disait *irlondais. Irlonde*. – À cette époque, il fallait passer devant la Chambre des Lords pour divorcer, dit-il. Voilà ce qu'il en est.»

*La requête présentée par un certain M. Talbot de Mont Talbot en Irlande, priant MM. les juges de voter la loi qui lui permettra de divorcer, comme dit l'usage, de sa femme, cette dernière étant ou n'étant pas reconnue coupable d'avoir commis l'adultère.*

« Le comportement typique de l'Anglais dans le pays des autres ! dis-je. Coupable d'adultère. C'est clair, ils l'ont toujours pratiqué, au Kenya et même en Inde – partout où maltraiter les autochtones n'occupait pas tout leur temps.

– C'était avec un autochtone, dit Hugo. Il lit tout haut :

*MM. les juges, l'accusation d'adultère à l'encontre de M<sup>me</sup> Talbot concerne un adultère qui aurait été commis avec l'un des domestiques servant à Mont Talbot, un homme du nom de William Mullan, entré au service de M. Talbot en 1848. Bien qu'il n'appert pas que M. et M<sup>me</sup> Talbot aient jamais possédé ce que nous appelons d'ordinaire un équipage, ils avaient une calèche irlandaise, comme la plupart des familles en Irlande ; et quand ils sortaient du domaine, Mullan conduisait cette calèche, tout comme il prenait soin du cheval.*

– J'aime bien ce “ la plupart des familles ”, c'est ce que je me souviens d'avoir dit. C'est bien 1848 ? “ La plupart des familles ” étaient soit mortes durant la famine, soit elles se carapataient hors d'Irlande.

– Oh, pour l'amour de Dieu », protesta faiblement Hugo.

Je parcourus le jugement pendant quelques minutes.

« Mon Dieu ! Quels amants intrépides ! dis-je, et je lus tout haut :

*Les témoins disent tous avoir surpris Mullan et M<sup>me</sup> Talbot allongés sur la paille dans l'une des étables. Notez qu'il portait ses*

*habits de palefrenier et qu'un témoin le décrit comme un individu crasseux et négligé; et que cela... cela ne l'a pas inquiété. Il est naturel de considérer qu'une dame de qualité n'accepterait pas de rapports sexuels dans une étable où, comme on sait, les bêtes copulent; mais ce qu'il faut se demander ici c'est: si une passion servile de cette sorte pousse une femme vers un serviteur subalterne, comment peut-elle l'assouvir? Les occasions ne sont pas nombreuses; il faut les chercher.*

– Viens là, m'interrompit Hugo. Ils doivent mettre quelque chose dans l'eau en Irlande.»

Il s'était assis dans le grand rocking-chair en bois et tapotait ses genoux. J'avais alors les cheveux jusqu'au milieu du dos. Il se pencha, en enroula une longue mèche autour de sa main et m'attira vers lui.

Je m'étais toujours intéressée aux histoires passionnelles, donc je m'intéressai à M<sup>me</sup> Talbot et à William Mullan. Je croyais en la passion comme d'autres croient en Dieu: tout en découle. Avant même que je commence à traîner autour des garçons quand j'eus quatorze ans, j'avais compris, en observant ma mère, que ce qu'elle poursuivait en s'enfilant un roman après l'autre, cela pouvait bien s'appeler passion. Et je trouvais extraordinaire que l'affaire Talbot ait eu lieu à cette époque – juste après les pires années de la grande famine due à la maladie des pommes de terre. La famine était justement

l'épisode de l'histoire irlandaise que j'avais parfois essayé de me représenter. Alors que j'avais neuf ou dix ans, un jour que je jouais sur les rochers recouverts d'algues de l'autre côté de la route, un homme qui poussait une bicyclette s'arrêta à ma hauteur et m'adressa la parole. Il était historien, et anglais. Il me dit que la famine avait sévi ici aussi, à Shore Road, où je pensais que rien ne s'était jamais passé. Il me raconta que des gens, quand survint la famine, vivaient, déguenillés et pauvres à un point inimaginable, dans les trous et les crevasses qu'on voyait encore au-dessus de la plage – ceux que nous transformions en maisons par jeu. Et que ces gens avaient été anéantis et qu'ils n'avaient laissé aucune trace, à moins que le tas de pierres au-dessus de la ligne de la marée haute ne fût le sommet d'une fosse commune. À la maison, je demandai: «Qu'est-il arrivé à notre famille durant la famine? Pour quelles raisons ne sommes-nous pas morts?» Pas de réponse, comme d'habitude. Mais je découvris un moyen d'associer ma vie réelle aux images qu'avait évoquées pour moi l'universitaire. Mon père était presque tout le temps en colère et ma mère, elle, évoluait simplement dans une bulle de silence. Je ne comprenais pas pourquoi ils s'étaient donné la peine d'avoir des enfants. Alors j'ai lié les deux choses ensemble, la vie chez nous et la famine, et je me demandais si un événement qui avait eu lieu plus d'un siècle auparavant, et qui était presque oublié, avait pu être si terrible qu'il avait chassé toute joie du cœur des gens.

Pour ces deux raisons – parce qu'il s'agissait de passion et

parce que ce document concernait une époque que je ressaisais depuis que j'étais enfant –, je gardai les pages du jugement Talbot en lieu sûr, et même avant que j'eusse le temps de le lire entièrement, j'avais toujours la possibilité de mettre la main dessus, la nuit.

## I

ALORS QUE J'APPROCHAIS la cinquantaine, j'étais parfaitement capable de me défendre contre les agressions, si elles venaient de l'extérieur. J'avais vécu une vie stable et sobre pendant longtemps. J'avais été locataire d'un sous-sol obscur, à demi enterré à l'arrière d'Euston Road, pendant plus de vingt ans. Je n'aimais pas vraiment Londres, sauf le bureau de l'agence TravelWrite, mais je n'en voyais pas grand-chose. Jimmy et moi, qui étions les deux principaux rédacteurs de la section voyages de la société *NewsWrite*, nous étions sans arrêt en déplacement. Nous n'avons jamais été ce qu'on appellerait des explorateurs ; nous ne sommes jamais allés dans des endroits touchés même de loin par la guerre, la faim, voire l'inconfort. Et nous écrivions sur tous les endroits où nous allions avec beaucoup d'enthousiasme : c'était la règle de la maison. Mais nous avions un bon patron. Même si c'était le cinquième « Paris au printemps » ou le troisième « Sri Lanka : l'île aux épices », Alex ne nous laissait pas nous en sortir avec quelques textes poussifs. Jimmy l'accusait parfois de perfectionnisme inutile, parce que chaque production

de TravelWrite, quelle qu'elle fût, était immédiatement achetée. Mais se plier aux exigences d'Alex nous était bénéfique. Et du coup, les gens lisaient vraiment cette littérature de voyage avec enthousiasme, s'imaginant oisifs dans un monde parfait. C'est quelque chose d'intrinsèquement optimiste, le voyage. En partie pour cela, mais surtout à cause du soin constant qu'Alex y portait, j'aimais mon travail.

Je finis même par apprécier mon sous-sol, d'une certaine manière. Je ne crois pas que plus d'une demi-douzaine de personnes l'aient jamais visité durant tout le temps où j'y ai habité. Jimmy était un ami proche. Depuis qu'il avait quitté l'Amérique pour rejoindre TravelWrite, il vivait à Soho, à vingt minutes de là, mais nous n'étions jamais allés l'un chez l'autre. Il était tacitement établi que si l'un de nous disait qu'il rentrait chez lui, l'autre ne posait pas de question. Une fois, au début, il me dit qu'il rentrait chez lui, et je vis par hasard, du haut de l'autobus, qu'il avait hélé un taxi et se dirigeait en fait dans la direction opposée. À partir de ce jour-là, je fis exprès de ne pas regarder autour de moi lorsque nous nous séparions. En tout cas le babillage que nous avions tous deux mis au point au cours des ans ne venait jamais égayer l'austère silence de ma demeure. Et, pendant longtemps, il n'y eut personne le matin quand je me réveillais. Le sexe était un truc d'hôtel. Je ne crois pas que j'aurais aimé déranger la parfaite neutralité de l'endroit où je vivais.

Puis vint le temps où je perdis le contrôle sur la régularité et la sobriété.

Alors que j'attendais mon sac dans le hall d'arrivée de l'aéroport de Harare, j'entamai une conversation avec l'homme d'affaires très élégant qui attendait à côté de moi. Nos compagnies d'aviation préférées, voilà de quoi nous bavardions.

« La classe affaires de la Royal Thai est de premier choix, dit-il.

– Ah, ne me dites pas que vous êtes tombé dans le piège de je-suis-votre-très-exotique-servante, plaisantai-je.

– Ces filles savent vraiment y faire, poursuivit-il sérieusement, comme si je n'avais rien dit. »

Il y avait là un porteur aux pieds nus et noueux, endormi sur le tapis à bagages, et quand le tapis se mit en route avec une secousse le pauvre vieux tomba devant nous. Tout ce que mon interlocuteur trouva à faire fut de reculer avec dégoût puis de prendre un mouchoir et de passer un petit coup sur la pointe lustrée de ses chaussures comme si elles avaient été souillées. J'acceptai son offre de me déposer en ville malgré tout. Un feu de signalisation nous retint un moment près d'un bar d'où fusaient des rires et des percussions.

« Ils sont très musiciens, les Africains, dit-il. Un grand sens du rythme. »

Mais qu'est-ce que tu fais là, me demandai-je intérieurement, avec M. Fâcheux en personne ?

Je ne le savais qu'à moitié : non, au quart. Mais si rien de plus n'était advenu, je n'y aurais pas consacré la moindre pensée consciente.